

Dallaire La fantaisie surréaliste

Bernard Lévy

Volume 20, Number 80, Fall 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55073ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévy, B. (1975). Dallaire : la fantaisie surréaliste. *Vie des arts*, 20(80), 47–49.

Dallaire

La fantaisie surréaliste

Jean-Philippe DALLAIRE est né à Hull, le 9 juin 1916. Il étudie le dessin dans des écoles techniques de Hull et de Toronto. En 1938, il fréquente l'École des Beaux-Arts de Montréal pendant six mois, avant de se rendre à Paris grâce à une bourse du Gouvernement du Québec. Il travaille avec des artistes: Maurice Denis, Georges Desvallières, André Lhote. Il rencontre Alfred Pellain. Il travaille seul dans son atelier. En 1940, surpris par l'invasion allemande, il est interné à Saint-Denis, près de Paris. Il y demeurera jusqu'en 1944. En 1946, de retour au Québec, Jean Dallaire, nommé professeur de peinture et de dessin à l'École des Beaux-Arts de Québec, enseignera jusqu'en 1952. Dans l'intervalle, en 1947, il expose au Cercle Universitaire de Montréal. L'année suivante, il participe à une exposition de groupe au Musée du Québec. Pendant l'été de 1949, il étudie la tapisserie avec Lurçat, à Aubusson, en France. En 1950, il prend part à l'exposition de groupe *Canadian Painting*, à la National Gallery of Art de Washington. De 1952 à 1957, Jean Dallaire travaille à L'Office National du Film, à Ottawa et à Montréal. Au cours de cette période, il expose au Salon du Printemps du Musée des Beaux-Arts de Montréal et à la Galerie Dominion de Montréal.

En 1959, Dallaire s'installe à Vence. Il y meurt, le 27 novembre 1965. En 1966, la Galerie Dominion organise une exposition de ses dernières œuvres. Deux ans plus tard, le Musée d'Art Contemporain du Québec présente une exposition rétrospective de Jean Dallaire. Et, en 1975, enfin, sa ville natale, Hull, lui rend hommage avec une exposition d'une soixantaine de ses œuvres, à la Galerie Le Portage II, du 23 juin au 6 juillet.

dentes: «C'est si gros, écrit ironiquement l'un d'eux, que même les critiques arrivent à les voir». Et Dallaire lui-même de commenter: «Toutes les influences qui viennent me harceler, au fond, ne me touchent pas tellement.» Cet aveu ou demi-aveu trouve vite un contre-poids indulgent; «Il poursuivait seul une œuvre essentiellement personnelle... qui demeure originale et différente de toute autre», «Dans la peinture du Québec, Dallaire apporte sa contribution personnelle... volubile et charmant sans être mièvre», «A n'importe quelle période de sa vie, on le retrouve lui-même»...

Les critiques ont tous perçus, à des degrés divers, la fantaisie de Dallaire. Rien de plus équivoque que ce mot à propos du peintre de Hull. Équivoque dans son acception morale d'abord: «L'avenir prendra beaucoup plus au sérieux Dallaire qu'il ne s'est pris lui-même», peut-on lire; ou encore: «Il ne prit ni lui-même, ni les autres, au sérieux; il a promené sur les êtres et les objets un regard amusé...» On a peine à croire de tels jugements, surtout quand on sait combien Dallaire était exigeant: un bourreau de travail, dit-on, minutieux à l'extrême, ne laissant aucun détail au hasard; «Il était sensible aux événements qui l'entouraient et faisait beaucoup d'angoisse.» Équivoque aussi dans son acception plus esthétique: «Dallaire, l'un des peintres les plus souriants de sa génération», «La rétrospective de Dallaire: la fantaisie, la légèreté.» Tout au plus est-il parfois question de mélancolie. Sa fantaisie n'aurait-elle été qu'une façade? «A comedy, a joke, a farce, yes, but pathos written all over the face of it too.»

La liberté surréaliste

Que le surréalisme ait marqué Dallaire, il n'y a aucun doute là-dessus. Il suffit, par exemple, de comparer les œuvres antérieures à son premier séjour en Europe avec toutes celles réalisées après 1938 pour en être convaincu. La composition et les thèmes qui caractérisent notamment les fusains intitulés *Prélude pour un dégoûté* et *Ferraille pour un doigt dans l'eau*, en témoignent abondamment: perspectives fuyantes, œil sorti de son orbite, membres disséqués, squelette humain, roue dentée, horloge, serpent, œufs, rats, etc. Mais, tout préoccupé de reconstruire, de suivre et même de refaire à sa manière et seul l'itinéraire de l'art européen de la première moitié du XXe siècle, Jean Dallaire est submergé. A propos de *Prélude pour un dégoûté*, il confie: «Ce fusain est l'expression plastique d'un surréalisme littérai-

re exaspéré; il est la marque d'un être perdu, souffrant d'un complexe d'écrasement au contact de cette Europe saturée de trouvailles.» Cette remarque vaut sans doute pour d'autres œuvres réalisées au cours de cette période difficile.

L'empreinte du surréalisme révèle Dallaire à lui-même. Certes, s'il est exact de parler à propos de ce peintre d'influences surréalistes, celles-ci ne s'appliquent guère qu'à certaines des œuvres signées au cours des années 1938-1946. On ne peut évidemment pas délimiter clairement le moment où Dallaire cesse d'être influencé et devient surréaliste à part entière. En fait, Dallaire s'intègre délibérément dans un courant historique — le surréalisme — au point qu'on ne peut dissocier cet artiste de ce mouvement en dépit de l'isolement relatif où il s'est toujours retranché. En marge des écoles et des modes, Dallaire invente la manière Dallaire. L'originalité — la fantaisie? — dont il fait preuve est-ce cette liberté qu'il prend envers lui-même et ses contemporains, envers son temps qui n'est pas nord-américain et le monde qui est trop européen? Est-ce toutes ces libertés dont il dispose à sa guise: un regard, une attitude, une distance et une distanciation où se mêle un lyrisme qui donne à son œuvre le mouvement et l'émotion, la légèreté et la transparence qui en font toute la grâce? Est-ce aussi la présence, dans de nombreuses toiles, d'un oiseau interrogateur et tranquille?

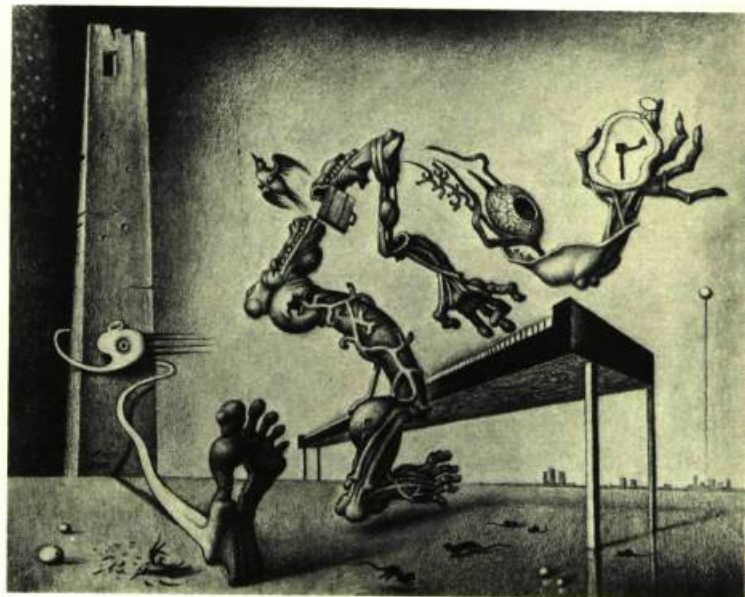
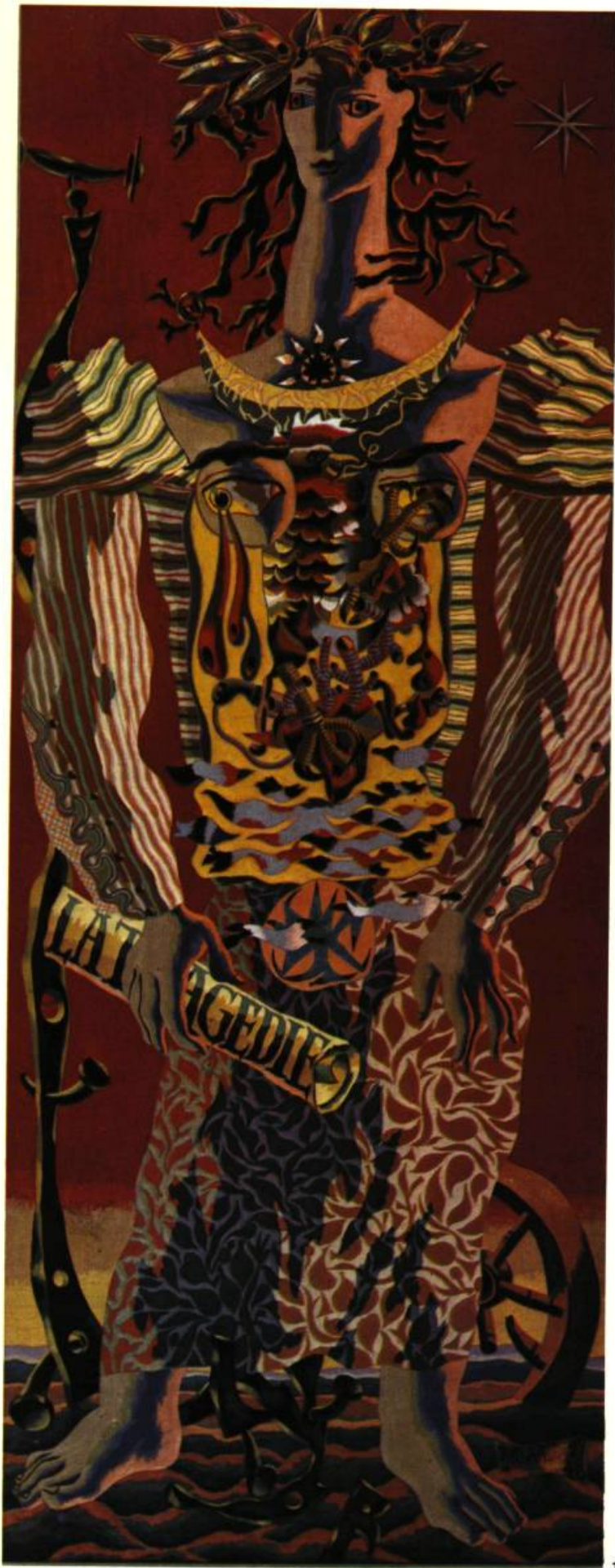
Seul, toujours seul

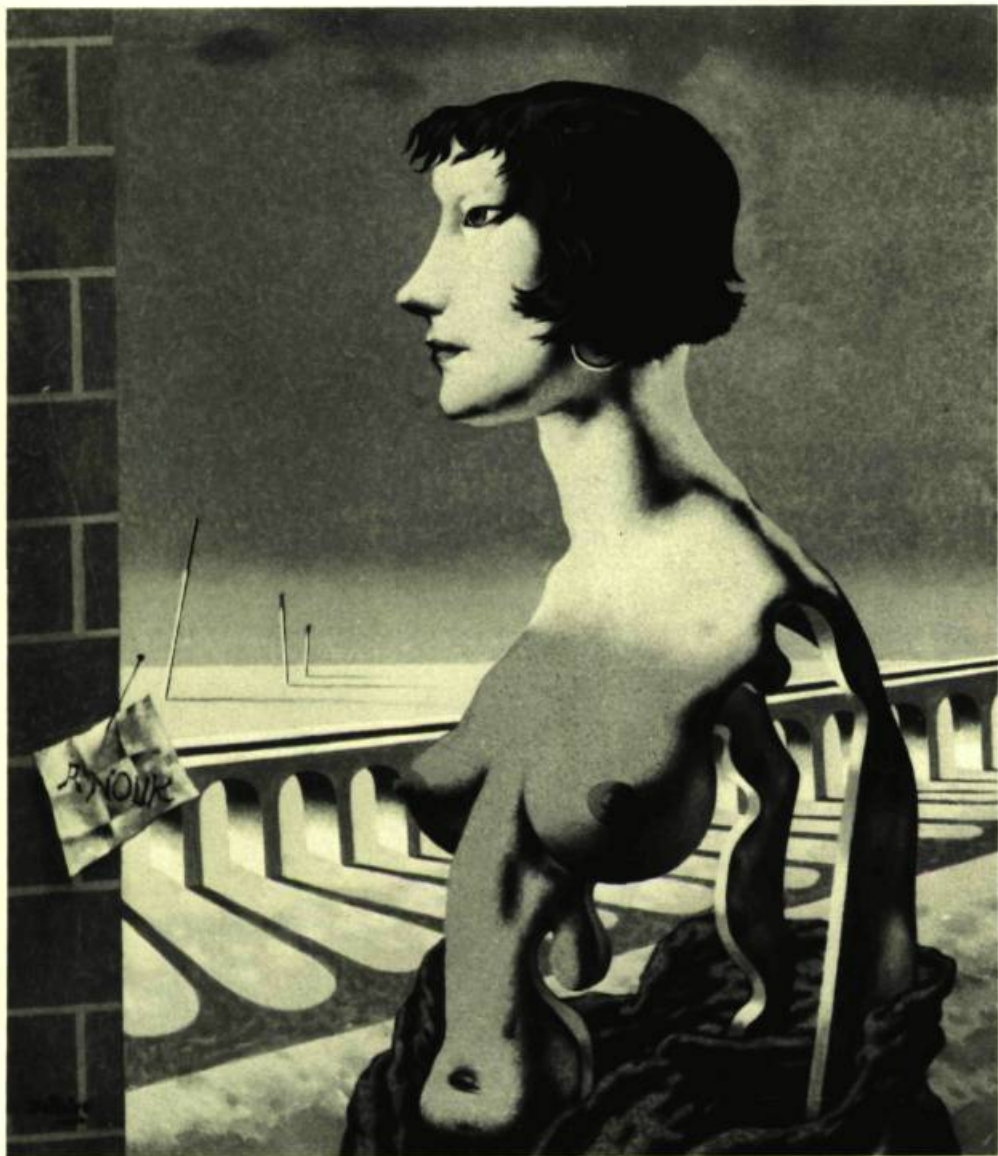
Ainsi Dallaire témoigne de son temps comme il témoigne de lui-même (à moins que ce ne soit l'inverse ou les deux à la fois.) Il n'y peut rien. Exilé d'une Amérique pathétique qui ne le comprend pas ou qui le comprend mal, il adopte le ton cynique et narquois de ces isolés qui savent mieux que quiconque rire d'eux-mêmes. Et des autres. En grinçant des dents, parfois. Ils n'ont guère d'autre recours sous peine de sombrer dans la dépression mentale. Dallaire ne se fixe pas de limite. Il vit son surréalisme jusqu'au bout, sans verser dans l'art abstrait. Un peu fou? Maudit?

Ni d'Europe, ni d'Amérique, mi-loufoque mi-poétique, ni l'un, ni l'autre, il reste... fantaisiste, n'est-ce pas? C'est bien commode. Mais le surréalisme est un révélateur qu'on ne supporte pas toujours très longtemps ni très bien quand on est poète. Dallaire, isolé, fantaisiste par goût autant que par nécessité, est mort avant d'avoir eu cinquante ans...

«Ni loufoque, ni poétique», aurait pu dire Jean Dallaire de lui-même. Mi-loufoque, mi-poétique, serait-on tenté de préciser. «Foncièrement fantaisiste», concéderait-on à l'artiste, en lui laissant le dernier mot.

Fantaisiste: le terme revient constamment dans les propos des critiques, des commentateurs et des biographes de Jean-Philippe Dallaire. Certes, tous s'accordent à reconnaître en lui «un des peintres les plus richement doués», «en possession d'un talent sûr», «de sa génération, celui qui avait le plus de talent». Mais tous perçoivent aussi des influences évi-





DALLAIRE: SURREALISTE?

Pour DALLAIRE, le surréalisme a été plus qu'une rencontre heureuse. Il a été l'étincelle qui l'a révélé à lui-même. Il s'est engagé dans la voie que le Surréalisme lui a tracée et il n'en est guère sorti. Il y a puisé une leçon de liberté, la possibilité de donner libre cours à ses dons d'humoriste qu'il n'avait pas exploités auparavant. (Laurent Lamy, *Le Devoir*, 23 mars 1968.)

Bien malin qui dira où se situe DALLAIRE dans l'art canadien contemporain. (...) DALLAIRE ne s'identifiait à rien ni à personne. (Denys Morisset, *Vie des Arts*, Vol. XI, N° 45 (Hiver 1967), p. 32-39.)

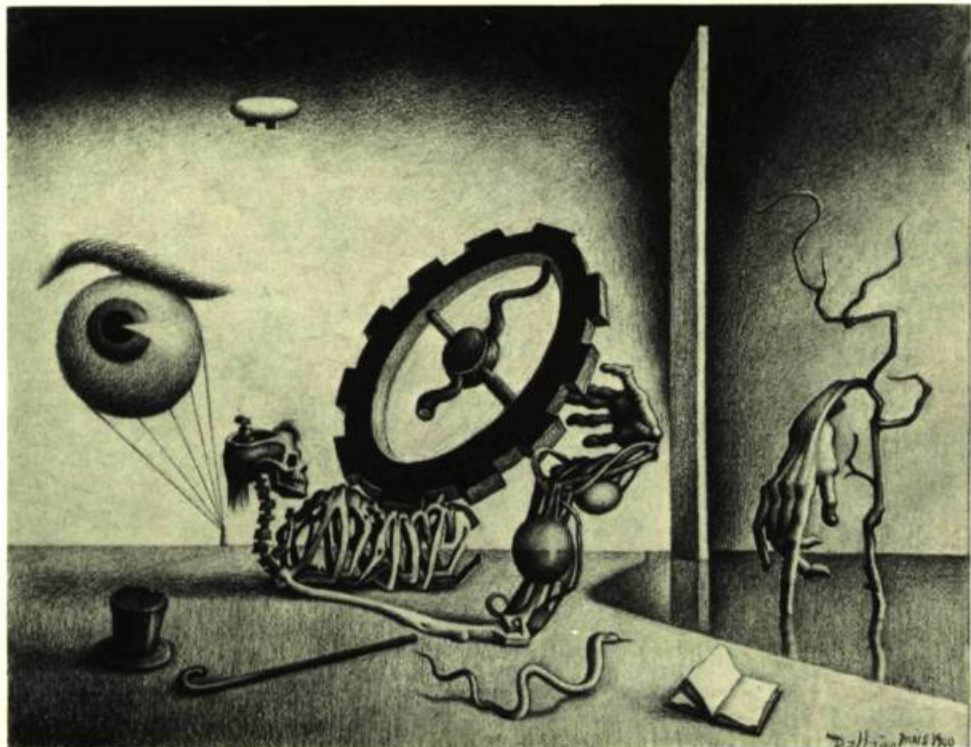
En fait, DALLAIRE a continuellement pigé à gauche et à droite. Mais il a fait sien ce qu'il pigeait, tant et si bien, qu'à peu près à n'importe quelle période de sa vie, on le retrouve lui-même.

Il y a un DALLAIRE cubiste, un DALLAIRE surréaliste, un DALLAIRE à la Klee, un DALLAIRE art brut, un DALLAIRE dessin d'enfants. (Yves Robillard, *La Presse*, 30 mars 1968.)

DALLAIRE s'amusa, il est vrai, à pasticher Dali dans quelques fusains, mais il ne fut jamais surréaliste, ni d'allégeance ni d'esprit. (Paul Dumas, *Rétrospective DALLAIRE*, Musée d'Art Contemporain, 1968.)

A cause de ce caractère d'individualisme qu'on trouve dans ses tableaux, il est presque impossible de ranger DALLAIRE sous la bannière d'une école en particulier. Georges-E. Carrière, *Société Historique de l'Ouest du Québec*, Hull, Musée de l'Outaouais, Cahier N° 8 (Décembre 1971).

Jean DALLAIRE considérait les leçons de l'art européen et les fracassantes découvertes des cubistes, des surréalistes, de Lurçat et de bien d'autres comme des valeurs universelles indépassables. (...) A la fantaisie décorative des œuvres d'avant 1940, aux quelques flirts surréalistes, s'opposent les œuvres savantes, sérieuses et plus homogènes d'après la guerre — le vrai DALLAIRE. (Gilles Toupin, *La Presse*, Juin 1975.)



En vue d'aider à la préparation d'un inventaire complet de l'œuvre de DALLAIRE, toute personne qui possède ou qui connaît le propriétaire d'œuvres de Jean DALLAIRE est priée de communiquer son nom et son adresse à:

Jean DALLAIRE
Sa vie, son œuvre,
C.P. 122, Succursale C, Montréal, P.Q. H2C 4J7

1. Jean DALLAIRE
La Tragédie, 1947-1948.
Huile sur toile; 223 cm. x 86.
Montréal, Coll. Dr et Mme Max Stern.
(Phot. Dominion Gallery)

2. *Prélude pour un dégoûté*, 1940.
Fusain.

3. *Anouk*, 1954.
Huile sur carton encollé; 61 cm. x 51.
Montréal, Coll. Dr et Mme Max Stern.
(Phot. Dominion Gallery)

4. *Ferraille pour un doigt dans l'eau*, 1940.
Fusain.